

Bassoutos. La dette de la Colonie se monte déjà à des millions qui s'accroissent avec une rapidité effrayante, pour dépenses de guerre pour lesquelles l'Angleterre ne fournira pas un sou. Les recrues, malgré l'appât de 6 schellings par jour pour simple solde, sans nourriture et dépenses de transport, deviennent de plus en plus rares. Après l'expiration des semaines de campagne stipulées d'avance, ces soldats improvisés insistent pour qu'on les renvoie chez eux et s'en vont si l'on n'écoute pas leurs réclamations. On le voit, tout n'est pas couleur de rose pour la Colonie ; les consciences y parlent aussi. Il ne manque pas d'hommes intelligents, appartenant à toutes les classes, qui rougissent des injustices dont on les a rendus solidaires et du mal qu'on fait en leur nom à la cause du christianisme et de la civilisation.



L'AMBULANCE DE MORIJA

Lettre de Madame Eugène Casalis.

Morija, 17 janvier 1881.

Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire face à tous nos devoirs. Du matin au soir, nous sommes assaillis par des gens qui demandent soit de la nourriture, soit de la médecine, des pêches, des morceaux d'étoffe pour raccommoder leurs vêtements, du fil, et que sais-je encore ! Maintenant qu'il n'existe plus de boutiques dans le pays, chacun court au « Moruti » (missionnaire) pour ce dont il a besoin, comme si ledit « Moruti » avait en sa possession des magasins inépuisables. Et les blessés ! ah ! nos pauvres blessés ! voilà la partie navrante et aussi l'œuvre de charité par excellence ! Ces malheureux nous arrivent dénués de tout et viennent à nous pour avoir quelque nourriture, du com-

bustible pour la faire cuire, pour tout enfin ! Heureusement que nous avons encore plusieurs sacs de farine de maïs, dont nous avons fait provision pour les écoles, et c'est ce qui nous sauve, car je ne sais pas comment nous nous en tirions sans cela.

Je voudrais pouvoir vous décrire la journée de vendredi dernier, la plus néfaste dont je me souviens depuis le commencement des hostilités. Le matin, par une pluie fine, les Coloniaux sortirent de leur camp et attaquèrent les Bassoutos ; on se battit avec acharnement pendant quelques heures, ce fut un véritable carnage, il y eut beaucoup de morts et des blessés de part et d'autre. L'après-midi, voici apparaître une longue file de blessés. Les infortunés nous arrivaient au milieu d'une pluie battante, grelottants, à moitié morts de faim, de froid, de souffrance. Quel spectacle ! C'était navrant. Les élèves de Valdézia et du Zambèze, qui nous sont restés, leur cédèrent le grand dortoir.

Henry Dyke et mon mari passèrent plusieurs heures à extraire des balles, à panser des blessures, à faire avec leurs aides toutes sortes d'arrangements pour rendre leurs patients un tant soit peu confortables, tandis que Madame Henry Dyke leur donnait du thé chaud et du biscuit, et que je distribuais de la farine, du sel, du combustible, aux parents ou amis de ceux qui étaient trop faibles pour qu'on pût les transporter plus loin. Mon mari eut à faire des pansements et à donner des médicaments à plus de vingt nouveaux blessés. Il y aurait eu deux amputations à faire, mais les Bassoutos ont une répugnance invincible pour ces opérations, et l'on perd son temps à argumenter avec eux. Nous avons un pauvre jeune homme qui avait le bras en marmelade ; mon mari lui a tout de suite parlé d'enlever le membre brisé ; il avait consenti ainsi que son frère aîné, mais le père et la mère, étant arrivés, ont prononcé « un veto » formel, pourquoi ? « Chè pélo lia tsaba » (Non, nos cœurs ont trop peur !) et il n'y eut pas moyen d'obtenir rien de plus. Et les voilà

qui hissent ce pauvre garçon sur son cheval, malgré son bras qui pend et ses horribles souffrances. Oh! la guerre, la guerre! que c'est une terrible chose et quelles conséquences elle entraîne!

24 janvier. — Il n'est pas neuf heures du matin et déjà on entend ce terrible bruit des canons et des fusils; que se passe-t-il de l'autre côté de Mathébé? Nous le saurons probablement ce soir par des malheureux qui viendront demander asile dans notre ambulance. — Voici le troisième jour de beau temps que nous avons; nos gens en profitent pour couper et rentrer leur froment. Jobonyana a nettoyé notre aire, y a transporté hier son blé et aujourd'hui les chevaux le foulent; comme les nuages ont l'air de monter de nouveau, c'est une presse, un mouvement incroyable. Grâce à la lenteur avec laquelle Messieurs les Anglais procèdent, ceux de nos gens qui ont du froment ne souffriront pas trop de la faim pour le présent. Le sorgho aura-t-il aussi le temps de mûrir et sera-t-il épargné? Dieu le veuille, sans quoi, oh! la famine, la famine! Pour nos Bassoutos, le sorgho est la nourriture par excellence. Quand ils font avec le froment des espèces de gâteaux mous, comme ils font pour le sorgho, cette pâte ne leur va pas du tout. Heureusement, nos pêches sont mûres et je puis en faire de grandes distributions. C'est fabuleux ce que j'en donne dans une seule journée.

Marie CASALIS.

